



Vingt ans. Pour toujours.

Valérie de Changy



CULTURE
LETTRES ET LIVRE



Vingt ans. Pour toujours.

Valérie de Changy



CULTURE
LETTRES ET LIVRE

Rien ne manquait au tableau. Malgré la poussière accumulée d'année en année sur la guirlande de lampions, celle-ci prodiguait encore, quand l'épaisse fumée des saucisses se dissipait un instant, quelques couleurs ternes en pointillé. Plusieurs bidons de fer blanc, rouillés et noircis, coupés en deux dans la longueur, faisaient office de barbecue. Au-dessus du charbon de bois qui s'y consumait, on faisait cuire les mêmes merguez et les mêmes andouillettes que l'an passé. La banderole indiquant « Grand bal du 14 Juillet à Decize » avait été recousue et flottait à sa place habituelle.

La fête reproduisait à l'identique celle de l'année précédente, et de l'année précédente, et de l'année précédente ; de toutes ces fêtes du 14 juillet auxquelles Robert avait assisté. Cette parfaite répétition le confortait dans l'idée qu'ici rien ne bougeait, que rien ne changeait ici. Le temps s'écoulait sans même laisser de traces. Tout était d'avance déjà vieilli, déjà sali, déjà flétri. Les mèches blondes des fillettes n'étaient que mirages qui cachaient en vérité les épais fils blancs des vieilles qu'elles étaient en attente.

– La vie, à Decize, c'est la mort, disait Robert quand il était en forme.

Sinon, il disait :

– C'est l'enfer.

Ce n'était qu'une façon de parler car l'enfer ne faisait ni chaud ni froid à Robert. L'enfer lui était même plutôt familier : d'abord, parce que son nom était Charron ; ensuite parce que lui aussi, disait-il, « transportait les morts vers l'éternité ».

Robert était taxidermiste.

Un grand maître en la matière, un artiste. Il ne devenait véritablement lui-même que lorsque, scalpel et ciseaux en main, il travaillait dans son laboratoire. Dans cet antre secret, se jouait à huis clos le mystère de la vie et de la mort. Dans des flacons de verre fumé miroitaient alun, sel, camphre, blanc de Meudon, acide arsénieux, carbonate de potasse, alcool, essence tandis que sur les étagères, les murs et les établis se dessinaient les silhouettes des couteaux, des pinces brucelles et des pinces chirurgicales, des sécateurs et des scies, des tenailles, des forets, des cure-crâne et des grattoirs. A même le sol, ou sur de hauts tabourets, des bassines de cuivre ouvraient des gueules affamées. Et tous ces objets dialoguaient en silence avec les peaux, les têtes, les yeux, les plumes, les pattes,

les crânes, les squelettes de fil et les moulages de plâtre sous le regard impassible des sujets disséqués sur les planches anatomiques.

Personne à Decize n'avait jamais pénétré dans ce lieu et Robert ne partageait à personne les moments d'exaltation et d'enthousiasme qu'il y vivait, quand, d'une peau morte et d'un squelette froid, il faisait jaillir l'illusion de la vie.

Cependant, Robert faisait un peu peur et un peu envie aux gens du pays, sans qu'ils ne sachent au juste pourquoi... Sa réussite, peut-être ?

Or, avec l'incendie du magasin Deyrolle à Paris, en février, il avait perdu son meilleur client : il lui fallait compter plus que jamais sur les toutous à leurs mémés et sur les trophées des chasseurs du dimanche. Et c'était pour cela qu'il était là, au « Grand Bal Gratuit du 14 Juillet » : pour trouver matière à empailler.

Il s'empara de deux fauteuils en plastique blanc et s'installa un peu à l'écart. Avec sa bouteille de rouge, il demanda deux verres.

– Pour amadouer le client, se dit-il.

Il était à peine assis qu'une vieille femme se précipita sur lui : Madame Kurconski.

– Ah ! Monsieur le naturaliste...

– Naturaliste, bon sang ! r-a : ra !

La vieille aussitôt se mit à renifler. N'ayant pas de mouchoir, Robert lui proposa un verre. Les choses s'annonçaient bien. Elle avait tout d'une cliente, même s'il était peu probable qu'elle lui apportât du gros gibier. Au coin de son œil, une larme en suspension : Robert en observa la forme, la dimension et la manière dont elle s'accrochait aux cils et déjà il défiait la nature.

– Avec de la résine, peut-être... murmura-t-il.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il dit, monsieur Carron ?

– Charron ! Rien, rien. Asseyez-vous donc. Je peux faire quelque chose pour vous ?

La vieille plongeait dans son châle en tricot pour essuyer son nez et regarda autour d'elle comme si elle se compromettait en traitant avec lui. Pourtant, elle n'était pas la seule, qu'elle disait, et pas la première... La Louise, déjà, pour son chat. Marcel, ensuite, pour sa boucherie : un marcassin dans la vitrine et un canard sur le comptoir. Puis Renée, et ses canaris. Même qu'elle les aime plus qu'avant, Renée, ses canaris. Mais, moi, et elle se mit à parler à voix haute, mon Crack, oui, il s'appelait Crack, j'aimais lui donner sa pâtée, et l'emmener au parc, après.

Penser à ça la fit pleurer pour de bon : la larme si bien accrochée dégringola.

Robert connaissait tout cela. Bientôt, elle discuterait le prix. Ensuite, elle hésiterait pour le choix de la pose. Crack assis ? Crack couché ? Crack dans son panier ?

– Ah ! Non, il ne pourra plus bouger. Quand il est empaillé couché, on ne peut plus le mettre assis, madame Kurconski.

– Ah ben oui ...

– Eh, oui, c'est la mort...

– Ah ben oui ...

Un quart d'heure plus tard, la vieille, courageusement, conclut la tractation :

– Je vais y amener Crack mardi matin, à 9 heures. J'y décongèle pas, hein ?

Pour se débarrasser d'elle, Robert marcha un peu. Mais la vieille restait agrippée à lui. Elle voulait lui « faire voir » sa nièce maintenant. La foule les poussa vers la piste de danse où s'affolait le « Jean-François' quartet ». Jef s'agrippait à son micro. Sa fine cravate de cuir l'étranglait et on le sentait d'un seul coup à l'étroit dans son jeans trop moulant :

– Vingt-dieux-la-belle-église ! Ça chauffe à Decize ! Waouh !

– Ben tiens ! Je l'aurais parié ! C'est ma nièce, ça... Et Robert la vit.

Elle bougeait son corps de chamalow sur les airs de guinguette du groupe de musiciens.

– Une Barbie dans laquelle on aurait soufflé...

Marta, c'était une peau blanche et pure comme celle d'un enfant, légèrement rouge sur les pommettes, une peau tendue comme les pis d'une Charolaise en attente de traite, une peau transparente sous laquelle se devinaient des veines pleines de sang, battant la vie. Marta, c'étaient des seins ronds comme ces pleines lunes qui rendent insomniaque.

Il sentit tout son corps vibrer et fondre comme s'il venait de boire un plein verre d'acide arsenical. Elle portait une mini-jupe bleu électrique et un tee-shirt à longues manches rose, dont le décolleté était tenu par des lacets plus foncés. Ses bottillons blancs masquaient un peu ses chevilles et présentaient, comme deux sous-tasses de porcelaine, des mollets doux et dodus. Quand elle dansait, tout bougeait en elle. Une explosion de chair.

Robert était toujours immobile mais la vieille s'était frayé un passage sur la piste et revenait avec l'extraordinaire spécimen.

– Bonjour. J’adore danser ! dit-elle. Et vous ?

– Moi, j’adore vous regarder danser...

Marta lui sourit comme si c’était la première fois qu’on lui faisait un compliment puis, ayant vidé d’un trait le verre qu’il lui avait tendu, elle repartit au milieu des danseurs.

Robert ne pensait plus à ses potentiels clients. Le monde autour de lui avait perdu ses contours précis et au milieu de ce décor flou et sans importance se détachait avec une force aveuglante la silhouette de Marta. Il ne la quittait plus des yeux et elle s’appuyait sur son regard quand ses mouvements la portaient de son côté. Plusieurs fois, elle revint auprès de lui. Il lui donnait à boire et la regardait.

L’odeur musquée de sa transpiration mêlée de parfum l’enivrait et chaque fois qu’elle repartait vers la piste de danse, Robert sentait son ventre se déchirer. Et si elle ne revenait pas vers lui ? Et si un garçon l’invitait ?

– Tu es tout essoufflée. Repose-toi près de moi, lui dit-il.

Marta secoua la tête et lança ses bras autour du cou de Robert. Elle riait et Robert découvrit l’alignement parfait de ses dents blanches et fines. Elle riait, mais lui, il tremblait : les mains de Marta avaient frôlé son cou.

Tout doucement, avec cette précaution qu’il avait quand il manipulait un frêle oiseau, il posa ses mains sur ses hanches. L’étreinte était douce mais ferme.

Robert savait contrôler exactement la puissance de ses gestes : s’il serrait trop fort, l’oisillon prenait peur et se débattait. Si son étreinte était trop lâche, sa jolie proie lui échappait.

Marta continuait de s’amuser avec insouciance : elle allait danser puis revenait se poser près de lui. Robert lui montrait le ciel et lui parlait des étoiles en caressant ses cheveux. Il l’entraînait vers la Loire et, en lui prenant la main, il lui racontait l’histoire des castors, des silures et du merle d’eau qui sait nager et plonger avant de savoir voler.

Il se découvrait des trésors d’imagination dans lesquels il n’avait plus puisé depuis des décennies.

Quand la vieille, baillant et titubante, vint lui confier sa nièce car, vraiment, il était trop tard et elle devait aller dormir, il se surprit lui-même à répondre avec une amabilité qu’il ne se connaissait pas :

– Comptez sur moi, madame Kurconski. Je veille sur votre nièce. Et je prendrai bien soin de votre Crack aussi, vous allez voir.

La vieille se composa un visage éploré :

– Oh, oui... mon Crack ! Merci monsieur Carron.

Robert sourit.

Marta dansait de moins en moins. Elle s’amusait de plus en plus des histoires et des douceurs que lui prodiguait Robert.

– Tu me montres tes animaux ? Il paraît qu’il y a des choses extraordinaires chez toi. Ma tante dit que tu es un magicien.

– Si tu viens, je pourrai dire qu’il y a chez moi quelque chose d’extraordinaire.

Les yeux de Marta brillaient de plaisir quand Robert lui parlait ainsi.

– Mes plus belles pièces pâliront devant toi.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et lui donna un baiser.

Robert glissa sa large main derrière la tête de la jeune femme : son crâne s’y lovait parfaitement et il l’attira ainsi à lui. Il ne l’embrassa pas mais enfouit sa petite tête dans le creux de son cou.

Sans mot dire, ils se dirigèrent vers la maison de Robert.

Le lendemain, il installait Marta chez lui. Aussi simple que ça. Quarante-huit ans de solitude retournés en un instant.

Ils allèrent ensemble chez Madame Kurconski chercher les affaires de Marta et Robert proposa d’emporter la dépouille du chien. La vieille se montra affectée par le départ de Crack que par celui de Marta. Robert la consola : son chien, elle allait bientôt le récupérer.

Dès lors, il se démena pour satisfaire Marta. Il apportait dans sa maison tout ce dont la jeune fille pouvait avoir besoin. Les plus belles peaux de bêtes au pied de son lit ; un bon fauteuil devant la télévision ; dans la salle de bain, des pots de faïence remplis de crèmes et de poudre de soin. Il pensa aux brosses à cheveux, aux pinces à ongles ou à épiler, aux ciseaux pointus et aux ciseaux à bouts ronds, aux shampoings et après-shampooing, aux onguents lissants et aux crèmes émollientes, aux baumes et aux masques...

Marta admirait cette abondance de produits et quand elle s’enquérissait ingénument de leur mode d’emploi, Robert prenait plaisir à lui expliquer.

Ainsi, chaque matin, un rituel s’établissait : la poupée s’abandonnait sans vergogne aux soins minutieux

que lui prodiguait Robert. Il nettoyait chaque repli de son corps avec des morceaux de gaze imbibée d'huile d'argan, il ponçait ses plus discrètes callosités puis enduisait de crème parfumée ses membres. Il limait les ongles, épilait les poils, massait les rondeurs. Le naturaliste qui ne jurait que par les pelages et les fourrures, les plumes et les duvets, découvrait la perfection de la peau nue. Et que dire de la chevelure ? Elle l'occupait des heures durant... Robert rejoignait son atelier plus tard que d'habitude, mais il se sentait comblé et avait le sentiment de ne jamais avoir travaillé aussi bien avant.

Bientôt, la toilette matinale ne suffit plus à combler le besoin croissant qu'il avait d'elle. Marta était sa drogue. Pour s'assurer de sa présence dans la maison, il perça un petit hublot dans le mur qui séparait son laboratoire du salon. Aussi, pouvait-il à tout moment la regarder si l'envie l'en prenait. Il se tenait là de longs moments, fasciné par sa poupée de chair. Au milieu de toutes les magnifiques créatures qui ornaient le salon, elle rayonnait.

Marta quant à elle prenait plaisir à faire le ménage et à tenir la maison en ordre. En fin de journée, ils allaient se promener le long du canal ou de la vieille Loire. Robert tenait précieusement dans la sienne la petite main de Marta : il en connaissait maintenant tous les reliefs, les sillons et les adorables ridules. Il la regardait dormir sur la grève et profitait de son sommeil pour détailler attentivement chaque ligne de son visage.

– Ah ! Si seulement le temps pouvait s'arrêter !

Au début de leur vie commune, il lui suffisait de savoir que Marta se trouvait dans la maison pour être serein. Mais bientôt, pour se rassurer, il lui fallut la voir. A ce moment-là, l'invention du hublot fut salutaire. Ensuite, pour calmer son inquiétude, il lui devint nécessaire de se tenir près d'elle. Au bout de quelque temps, ce ne fut plus que dans l'étreinte amoureuse qu'il apaisa son angoisse.

Mais cela non plus ne suffit plus...

Un jour qu'ils s'étaient aimés intensément et que Marta, couchée sur le ventre, lui tournait la tête, il se mit à trembler :

– A quoi tu penses ?

Dès lors, quand le regard de Marta se posait ailleurs que sur lui, il s'alarmait. Qu'est-ce qui absorbait ses pensées ? Vers où s'enfuyait-elle ?

Quand il n'entendait plus dans la maison son va-et-vient rassurant, il imaginait qu'elle avait disparu. Aussitôt, fou de douleur, hagard, il se précipitait à sa recherche. Le plus souvent, elle était là, dans le salon, immobile, captivée par l'écran de la télévision ou plongée dans une revue. Et Robert, calmé, retournait dans son laboratoire, jurant de ne plus se laisser aller. Mais au bout d'un moment, il se surprenait à jalouser les héros de ces séries télévisées qui la ravissaient si régulièrement à lui.

Au fil des semaines, ses accès de panique se firent plus fréquents : sa barbe, que les produits toxiques avaient brûlée par endroits, blanchit uniformément.

Or, chaque lundi, Marta se rendait chez sa tante qu'elle aidait dans ses travaux de repassage et de couture. Pour Robert, cette absence était un cauchemar ; il comptait les heures, les minutes, et, une à une, les secondes.

Au fil des mois, le supplice devint insupportable. Mais la tante était intransigeante. C'était pour l'aider que sa nièce était venue de Pologne, non ? Quand Marta rentrait, à 16 heures précises, Robert recommençait à respirer. Ses crampes au ventre, ses maux de tête, ses tremblements, tout se dissipait. Elle n'avait pas disparu, elle n'était pas partie, personne ne la lui avait prise, elle était à lui.

– Tout serait tellement plus facile si elle pouvait toujours rester dans son fauteuil !

« Marta au fauteuil » : la tête légèrement inclinée sur la droite, un genou au-dessus de l'accoudoir, c'était la pose qu'il préférait. Ah ! La voir là ! L'avoir, là...

Il y eut un lundi, peut-être plus gris que les autres, peut-être plus triste, un lundi où, selon l'habitude, Marta se rendit chez sa tante. Robert avait travaillé toute la nuit précédente : il espérait ainsi dormir un peu durant la journée et consommer une partie des 480 minutes durant lesquelles il attendrait le retour de son oiseau. Ce fut faux espoir. Toute la journée, il arpenta le laboratoire, la chambre, le salon. Il alla dix fois jusqu'au pont de la Loire, de plus en plus agité.

La dernière heure fut la pire et la meilleure. L'instant de la délivrance approchait. Déjà, il croyait entendre le frottement de ses pieds sur le paillason, tandis qu'il arrivait à l'extrême limite de sa patience. Sa raison épuisée ne tenait plus qu'à un fil.



Il fut enfin 16 heures. Tout s'arrêta. Lui, de respirer. Son cœur, de battre. Son corps, de bouger. Des lames aiguisées flottaient dans l'air. Robert était transpercé de toutes parts, ni mort ni vif, dans l'entre-deux du temps suspendu : 16 heures.

Et se produisit alors la chose la plus affreuse qu'il eût jamais imaginée : le temps se remit à couler.

16... heures... 2... minutes, 16... heures... 5... minutes. Et Marta ne rentrait pas.

Qu'elle ne fût pas là et que le temps continuât de s'écouler...

Il était un fantôme, sans poids et sans limites. Les murs et les meubles se mouvaient autour de lui. Le monde tanguait.

Il retrouva la sensation de son corps en se jetant au sol. A quatre pattes, il traversa le couloir jusqu'au salon. La vue du fauteuil vide le poignarda. Il s'affala les bras en croix sur le tapis. Son diaphragme serré l'empêchait presque de respirer. Ses muscles semblaient n'obéir qu'au ralenti et ses pensées restaient confuses.

Marta n'était pas là. Marta était partie.

Il sombra et la réalité autour de lui s'évanouit.

Quand il se releva, une immense indifférence au monde entier et à lui-même l'avait envahi. La douleur, le plaisir, le bien, le mal, plus rien n'avait d'importance. Il se déplaçait lentement tant ses muscles étaient contractés, mais son corps, raide comme un pantin, le porta vers son laboratoire. Automatiquement, ses mains s'activèrent : Coudre. Gratter. Tendre. Plonger. Modeler. Des gestes connus et répétés des milliers de fois. Comment était-ce possible ? qu'il vive en l'absence de Marta ?

Précisément : cette absence était devenue si épaisse, si dense, que jamais encore la jeune fille n'avait à ce point hanté le lieu. Marta, avant, n'était jamais assez présente. Maintenant, son absence était partout. Et son absence, Personne ne la lui volera !

– Per-sonne, hurla t-il. Car un corps vivant, ça passe. Un corps vivant, ça finit toujours par passer !

Et, d'un geste terriblement précis et violent, il planta un ciseau dans le corps de la loutre qu'il travaillait.

– Il n'y a que la mort qui tienne ! Il n'y a que la mort qui tienne !

D'autres mots coulaient aussi de sa bouche :

– Ma poupée, ma poupée de chair... L'avoir là...

Sa respiration était devenue un râle, mais il ne le percevait pas.

Il n’entendait plus rien.
Plus rien.

- Robert ? Robert ? Où es-tu ? Je rentre tard, hein ?
Ma tante m’a préparé un gâteau d’anniversaire...
Regarde : je l’ai rapporté ! Elle n’a pas voulu le manger
avec moi, elle a dit que c’était pour nous deux. Mais elle
a insisté pour que nous buvions un petit verre ensemble,
avec Crack, tous les trois. J’ai même les bougies, pour
le gâteau...

Quand elle entra dans le laboratoire, attentive à
ne pas renverser le gâteau coloré qui tremblait sur
son plat, un fol éclair brilla dans le regard de Robert.
Ce qu’il vit, ce n’était pas Marta, c’était l’absence de
Marta faite réalité. C’était l’essence de Marta. Marta
au plus haut de sa gloire. Marta, plus belle que jamais,
les yeux pétillants de mousseux, le sourire rayonnant de
ses 20 ans.

Cet instant-là, c’était l’éternité. Cet instant-là,
s’il pouvait le fixer... 20 ans, pour toujours...

– Mon chef-d’œuvre...

Il saisit la fiole d’arsenic sur l’étagère et se dirigea
vers Marta,

Copyright : Valérie de Changy (2011)

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole
Ministère de la Communauté française

Editrice responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre
Ministère de la Communauté française
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Ce texte est publié grâce à :
L’Administration Générale de l’Enseignement
et de la Recherche Scientifique du Ministère de la Communauté française
www.enseignement.be



Valérie de Changy naît en 1968 en Italie. Elle fait ses études puis est enseignante de Lettres en France. Actuellement, elle vit en Belgique avec ses quatre enfants. Son premier roman, *Fils de Rabelais*, publié en 2009, a reçu de nombreux prix littéraires en France et en Belgique.



Du même auteur :

Fils de Rabelais, Aden, 2010 (Prix Jean Muno et Prix de la première œuvre de la Communauté française, 2010)

